

Du côté des librairies
Sorcières

ENTRETIEN AVEC
LAURENCE
TUTELLO et
PATRICIA
MATSAKIS

Propos recueillis par
ÉTIENNE GOMEZ

Fondée en 1981, l'Association des librairies spécialisées jeunesse ou « librairies Sorcières » (ALSJ), regroupe aujourd'hui une cinquantaine de librairies indépendantes en France. Elle publie trois fois par an la revue Citrouille, qui a consacré en 2007 un dossier spécial à la traduction littéraire¹. Elle décerne également, en collaboration avec l'Association des bibliothécaires de France (ABF), les célèbres « prix Sorcières ».

Deux de ses présidentes successives ont généreusement accepté de répondre à nos questions : Laurence Tutello, qui a ouvert en 1994 la librairie Le Chat Pitre, dans le 13^e arrondissement de Paris (certains se souviennent peut-être de son « coup de gueule » sur la retraduction du Club des Cinq²), et Patricia Matsakis, qui a fondé en 1983, avec sa sœur Betty, la librairie Le Bateau Livre, sur la place Nationale à Montauban.

On connaît la formule : « Pour le commerce, trois règles d'or : l'emplacement, l'emplacement et l'emplacement. » Qu'en est-il des librairies spécialisées en littérature jeunesse, et de la vôtre en particulier ?

Laurence Tutello : L'emplacement du Chat Pitre a beaucoup perdu en valeur. Cette partie du 13^e arrondissement était auparavant remplie

¹ Citrouille, n° 48, novembre 2007.

² « Le Club des Cinq retraduit... et simplifié : on prend les enfants pour des imbeciles » : <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1205546-le-club-des-cinq-retraduit-et-simplifie-on-prend-les-enfants-pour-des-imbeciles.html>.

de galeries d'art contemporain, mais les galeristes ont désormais changé de quartier, ceux qui ont gagné en notoriété sont partis s'installer ailleurs et les autres ont fermé. La librairie bénéficiait aussi beaucoup de la proximité du gymnase où l'association Arc-en-Ciel proposait des séances de gymnastique pour enfants. Malheureusement, suite à la loi Peillon sur les rythmes scolaires, ces cours n'ont pu être maintenus. Les conséquences de cette loi sur le commerce dans le secteur jeunesse n'ont pas été beaucoup discutées, mais elles ont été néfastes.

Il reste la proximité de l'école publique et bien sûr le square, mais cela ne suffit pas. Dans Paris, je ne sais pas si les enseignants sont paresseux, mais ils accompagnent de moins en moins les enfants en sortie, même dans le cadre de l'opération « Chèque Lire » pour les classes de CE1, alors qu'à cet âge, les enfants ont besoin qu'on les accompagne. Les chèques sont ainsi très souvent utilisés à d'autres fins, quand ils ne sont pas perdus ou détruits. D'ailleurs, la Mairie de Paris restreint de plus en plus le champ d'application de cette opération. Au début, elle était ouverte à toutes les écoles publiques de la ville. Aujourd'hui, elle est réservée aux ZEP, ou aux REP, je ne sais plus. Tout cela est difficile à suivre, mais une chose est sûre, les budgets ne cessent de se resserrer.

Le square Héloïse et Abélard reste malgré tout un espace vivant, un lieu d'animations. En juin, il a accueilli l'exposition « Inside Out » du photographe JR, qui est devenu célèbre avec ses photos sur les favelas et qui a récemment réalisé *Visages Villages* avec Agnès Varda. Tous les libraires de France qui le souhaitaient pouvaient s'associer à ce projet. Chacun prenait lui-même en photo des clients qui posaient, un livre à la main, puis les envoyait à JR qui les développait dans son studio à New York. Curieusement, peu de libraires ont répondu à cette invitation. C'était pourtant une belle façon de valoriser les clients de tous les âges et leurs goûts littéraires.

Patricia Matsakis : Montauban est une ville de 60 000 habitants, avec un centre historique et marchand resserré même si c'est l'une des communes les plus étendues de France. Le stationnement est cher et difficile, ce qui fait que les clients viennent de moins en moins. Ils cherchent à concentrer leurs achats, préférant les galeries mar-

chandes en périphérie (deux espaces culturels Leclerc et un magasin Cultura) et bien sûr Internet, qui capte également une partie des commandes des écoles et des bibliothèques. Les enseignants fréquentent des sites qui leur fournissent des outils pédagogiques (bibliographies, fiches de lecture, etc.) et qui leur permettent de commander les livres via Amazon, lequel finance en partie ces partenaires. Les bibliothécaires gèrent quant à eux leur panier Électre à distance, le manque de personnel expliquant également qu'ils n'aient plus le temps de se déplacer en librairie. Je ne connais pas leurs outils de sélection, mais sur Internet, la prescription culturelle n'a rien à voir avec le dialogue en librairie. Pourtant, ces temps d'échanges avec le libraire étaient riches et permettaient de mettre en avant le meilleur de la production jeunesse.

De sept librairies dans les années 1980, on est passé à deux. Globalement, c'est plus difficile pour les villes de moyenne ou petite taille dans le secteur jeunesse, même si les librairies provinciales peuvent décrocher des marchés publics, contrairement aux librairies parisiennes. Pour des raisons plus mystérieuses, il semblerait que ce soit aussi plus difficile pour le Sud, le Sud-Ouest en particulier. L'économie du livre est malmenée et aux facteurs déjà invoqués, il faut bien sûr en ajouter d'autres, parmi lesquels la baisse générale du pouvoir d'achat et la concurrence des écrans.

Heureusement, il y a encore des parents et des grands-parents qui offrent des livres, surtout à Noël, et certains jeunes qui sont de gros lecteurs viennent en librairie pour les conseils qu'ils y trouvent, et parce que respirer les livres au sens propre fait aussi partie du plaisir.

Pouvez-vous nous présenter votre stock ainsi que votre mode de sélection des livres ?

Laurence Tutello : Je vise surtout le public qui va de 0 à 14 ans. Le stock se répartit de la façon suivante : 40 % d'albums, 30 % de romans, 20 % de livres pour les tout-petits, 7 % de documentaires, 3 % de livres d'activités. Pour ma sélection, les représentants jouent un rôle essentiel. Je lis également *La Revue des livres pour enfants*, dont les critiques m'apportent parfois d'autres perspectives sur les dernières sorties. Elle me permet surtout de m'informer sur la pro-

duction de ce qu'il faut bien appeler la micro-édition. Pour les tout petits éditeurs, qui n'ont ni représentant ni diffuseur, la revue est l'unique canal d'information.

Patricia Matsakis : Je vise un public un peu plus large, de 0 à 18 ans, incluant le créneau « jeunes adultes ». Le cadre a de quoi dérouter les lecteurs plus âgés, mais les habitués continuent de fréquenter la librairie. J'ai aussi une sélection d'une trentaine de livres de littérature générale, car les parents me demandent souvent conseil pour eux-mêmes. La répartition de mon stock est très similaire mais, pour ma sélection, je consulte aussi la revue *Citrouille*, ainsi que les catalogues et les newsletters des éditeurs, qui mettent souvent l'accent sur les titres qu'ils aiment particulièrement et qu'ils ont envie de soutenir.

La littérature jeunesse s'adresse à un public qui n'est pas toujours client, puisque ce sont souvent les adultes qui achètent les livres pour les enfants. Comment prescrit-on un livre de littérature jeunesse, qu'il soit français ou traduit ?

Laurence Tutello : Jusqu'à 7 ans, ce sont surtout les parents qui achètent mais, dès 8 ans, on voit les enfants venir seuls et manifester des goûts personnels. Le rôle du libraire est d'écouter la demande de chaque enfant et d'évaluer sa situation : quelle est sa place dans la famille ? est-il enfant unique ? est-il le deuxième ou troisième dans la fratrie ? vit-il dans une famille recomposée ? Ce n'est pas parce que deux enfants ont le même âge et le même sexe qu'ils ont le même profil, beaucoup de choses rentrent en ligne de compte. L'essentiel par ailleurs n'est pas de connaître individuellement chaque enfant, mais plutôt la psychologie et le développement de l'enfant en général, en plus bien sûr de la littérature jeunesse.

De ce point de vue, il faut lire tout ce qui arrive en magasin, les albums du moins, car pour les romans, c'est plus difficile. Ce n'est qu'en connaissant le contenu des livres en rayon qu'on peut répondre aux attentes de l'enfant. En fonction de ce qu'il dit, on arrive à lui proposer quelque chose. D'ailleurs, il ne faut pas proposer beaucoup de livres. Au bout du cinquième livre, si l'enfant n'est toujours pas décidé, c'est qu'on ne l'a pas bien compris.

Il m'arrive de mentionner la qualité de la traduction quand je recommande un livre. Dans ce cas, je dis que ce n'est pas seulement un bon livre, mais qu'il est bien traduit. Je sais que je n'ai pas lu l'original, mais une bonne traduction, ça se sent. Je porte aussi une attention particulière à certains traducteurs que je connais, soit personnellement, soit parce qu'ils sont importants dans leur domaine de spécialité. De ce point de vue, l'offre est trop abondante en anglais. Il est plus facile de suivre le travail des traducteurs d'autres langues comme l'allemand ou les langues scandinaves.

Patricia Matsakis : Je table davantage sur les centres d'intérêt et sur les goûts littéraires de l'enfant (dystopie, heroic fantasy, policier et science-fiction en tête), tout en l'invitant à explorer d'autres champs grâce à la relation de confiance que j'ai établie avec lui. Il m'arrive également de mentionner le traducteur. Quand on apprécie un style personnel, une construction littéraire, on sait que le traducteur y est pour quelque chose et on peut le préciser. Mais cela reste rare.

La situation de la littérature jeunesse a beaucoup changé depuis ses débuts, et continue de le faire. Comment voyez-vous cette évolution ?

Laurence Tutello : L'évolution de la littérature jeunesse ne va plus dans le bon sens, et la dynamique est en train de s'inverser. Les premières librairies spécialisées sont apparues dans les années 1970, tout comme les premiers magazines jeunesse. C'était l'époque où la Déclaration des droits de l'enfant prenait la forme de la Convention internationale actuelle. Dans les années 1980, la littérature jeunesse n'avait pas encore gagné ses lettres de noblesse, mais la production, très limitée, était de grande qualité, et les librairies spécialisées étaient rares et appréciées. Peu à peu, le secteur jeunesse a gagné en reconnaissance, mais les acteurs de la chaîne du livre l'ont de plus en plus considéré comme une manne financière. Les éditeurs ont augmenté leur production et les librairies généralistes s'y sont mises, tandis que les librairies spécialisées se sont multipliées. Aujourd'hui, on trouve finalement un peu n'importe quoi.

Après une période d'essor, je constate ainsi un déclin. La littérature jeunesse s'appauvrit, on infantilise les jeunes, et à l'évidence beaucoup de livres sont des commandes d'éditeurs qui manquent d'exigence. Quand on voit tout à coup paraître des dizaines de livres sur les émotions, par exemple, on sait qu'une grande majorité de ces livres sont des commandes : il y a eu un best-seller et tout le monde veut profiter de ses retombées financières. En termes de marketing, on peut dire qu'on mise trop sur l'*océan rouge* et pas assez sur l'*océan bleu*. Quel que soit le domaine, on reprend jusqu'à l'épuisement les mêmes recettes plutôt qu'on ne fait preuve d'audace.

En littérature jeunesse apparaissent peu de thèmes nouveaux, même s'il est vrai que certaines thématiques sont en lien avec l'évolution de la société, comme le genre avec *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, de Christian Bruel et Anne Bozellec (Le Sourire qui mord, 1976 ; rééd. Thierry Magnier, 2014), l'homosexualité avec l'œuvre de Christophe Honoré à L'École des loisirs, l'obésité avec les *Confessions d'une grosse patate*, de Susie Morgenstern (La Martinière, 2003), ou encore la pornographie avec un roman sorti à la rentrée (Patrick Bard, *POV*, Syros, 2018).

L'intérêt cependant est moins dans le thème que dans la perspective. Un livre nouveau se remarquera surtout parce qu'il aborde différemment, que ce soit par le style ou par le graphisme, un sujet connu. D'ailleurs, la magie des albums, par opposition aux romans, c'est qu'ils répondent souvent, par le biais d'histoires détournées, à des questions insoupçonnées. Il arrive qu'un enfant trouve dans un album une clé d'interprétation, en lien avec son expérience, que je n'y avais pas vue alors que j'avais le livre en rayon depuis dix ans. C'est là qu'est la beauté de la littérature jeunesse, plutôt que dans ses sujets.

Patricia Matsakis : La collecte et le traitement informatiques des données ont des conséquences assez déroutantes. Les statistiques de l'institut d'études de marché GFK dressent ainsi des bilans mensuels que nous recevons tous les mois et qui sont établis à partir des informations envoyées par les librairies de tout le territoire. Il en ressort chaque fois un tableau global dont on peut consulter le détail pour toutes les catégories de livres (jeunesse, BD, etc.) et pour tous

les points de vente (librairies indépendantes, grandes surfaces, etc.). Les éditeurs repèrent ainsi les succès, et c'est ce qui les conduit à multiplier de façon exponentielle les livres sur les émotions, ou encore étiquetés « Montessori », car ce label est en train de devenir un concept commercial. Heureusement que certains éditeurs comme L'École des loisirs, Rue du Monde, Sarbacane ou encore Thierry Magnier refusent de jouer à ce jeu-là et préfèrent se montrer inventifs plutôt que de copier ce qui se fait ailleurs.

En tant que libraire, quelles ont été vos plus grandes joies, ou peut-être vos plus grandes déceptions, en termes de succès ou d'échecs éditoriaux ?

Laurence Tutello : Bien des succès éditoriaux sont en partie liés à l'action des libraires jeunesse. En littérature jeunesse plus encore qu'en littérature générale, un succès se construit dans la durée, sur un temps parfois très, très long, et l'action des libraires est essentielle. Mais si ces succès font plaisir à voir, ce ne sont pas les librairies spécialisées qui en profitent le plus.

Certains albums comme *Les trois brigands*, de Tomi Ungerer, traduit de l'allemand par Adolphe Chagot (L'École des loisirs, 1968), *L'Album d'Adèle*, de Claude Ponti (Gallimard Jeunesse, 1986), ou encore *Chien bleu*, de Nadja (L'École des loisirs, 1989), font figure de grands classiques alors qu'ils n'ont eu que peu de succès au début. Aujourd'hui, les gens sont prêts à attendre des heures au salon de Montreuil pour obtenir une dédicace, mais le jour où Claude Ponti est venu au Chat Pitre pour une séance de signatures, nous n'avons eu que quatre clients...

C'est la même chose... avec des romans comme *Harry Potter*, dont les trois premiers volumes n'ont pas connu un grand succès en France. Les librairies généralistes n'en voulaient pas, ce sont les librairies jeunesse qui les ont véritablement portés, notamment en décernant le prix Sorcières à *Harry Potter à l'école des sorcières*, traduit en français par Jean-François Ménard (Gallimard Jeunesse, 1998). Or, aujourd'hui, ce sont les librairies généralistes qui font les meilleurs scores sur les ventes de ces titres.

Patricia Matsakis : Effectivement, ce sont souvent les libraires qui fabriquent les best-sellers. Même le buzz sur Internet trouve souvent son origine dans des blogs de libraires, ou dans des vidéos comme celles que réalise Simon Roguet de la librairie M'Lire à Laval. Évidemment, les retombées commerciales de la prescription sur Internet nous échappent en majeure partie.

Certains des livres que j'ai sélectionnés ont très bien marché au Bateau Livre, comme *L'Arche part à huit heures*, d'Ulrich Hub et Jörg Mühle, traduit de l'allemand par Emmanuèle Sandron (Alice, 2006). Ce livre raconte l'histoire du déluge. Tous les animaux montent dans l'arche de Noé par couples, mais deux pingouins veulent en embarquer un troisième, qui s'est mis dans une valise. Ce texte est drôle, mais aussi philosophique. Il fait réfléchir sur Dieu.

D'autres ont eu des succès plus modestes que celui qu'ils auraient mérité à mes yeux, en particulier *Ceci est un poème qui guérit les poissons*, de Jean-Pierre Siméon et Olivier Tallec (Rue du Monde, 2005). Ce livre explique ce qu'est la poésie, comment un poème se crée. C'est une vraie perle. Il est parfait. Il peut se lire à tous les âges.

Une chose que je tente d'expliquer aux parents qui viennent dans la librairie, c'est qu'il vaut mieux prendre un bon livre que l'enfant va relire dix fois par plaisir plutôt que dix mauvais livres qu'il va abandonner en cours de route et qui vont être contre-productifs quant à son intérêt pour la lecture. C'est dès le plus jeune âge qu'on peut familiariser un enfant avec les livres, en lui fournissant des ouvrages qui conviennent à son âge ainsi qu'à ses centres d'intérêt. Les librairies regorgent de trésors, il existe des ouvrages pour tous les enfants. De ce point de vue, je ne peux m'empêcher de regretter le manque d'opportunités que nous avons de rencontrer les lecteurs et les parents de lecteurs pour les orienter et amener plus d'enfants à la lecture.

Une librairie jeunesse est aussi un lieu de vie : mises en avant de collections, coups de cœur, vitrines thématiques, mais aussi rencontres avec des auteurs, des illustrateurs, ou éventuellement des traducteurs. Quelles animations proposez-vous ?

Laurence Tutello : J'organise en général une demi-douzaine de rencontres et concerts par an. Cette année, j'ai déjà fait quatre anima-

tions sur les six premiers mois. Pénélope est venue après la sortie de *Parler avec les mains* (Les Grandes Personnes), Laurent Cardon après la sortie de *Ti Poulpe a les idées bien encrées* (Père Fouettard), etc. Mon choix se porte toujours sur des livres illustrés, car, pour les romans, c'est beaucoup plus difficile. Il y a souvent peu de monde et je suis mal à l'aise à l'idée de faire déplacer un auteur pour deux ou trois ventes. Ce sont en général de beaux moments. Les parents et les enfants viennent parler aux auteurs et aux illustrateurs. Il y a de vraies conversations, de vrais échanges.

Les concerts, pourtant, attirent toujours plus de monde que les rencontres. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les gens se désintéressent de plus en plus des signatures et des dédicaces. C'est un constat que je partage avec beaucoup de mes collègues. Avant Internet, il suffisait d'annoncer un événement dans la vitrine et les gens venaient. Aujourd'hui, même en relayant l'information sur tous les réseaux sociaux, on attire peu de monde.

En tout cas, j'ai du mal à concevoir des événements en librairie avec des traducteurs. Personnellement, le sujet m'intéresse et m'interpelle. C'est d'ailleurs moi qui avais proposé de consacrer un dossier spécial sur ce sujet dans *Citrouille*, car je trouvais qu'on oubliait toujours les traducteurs. J'avais aussi organisé plusieurs rencontres, par exemple avec Jean Esch autour de Roald Dahl ou encore avec Jean-Baptiste Coursaud autour d'Erland Loe. Quand les traducteurs viennent dans les librairies, c'est plutôt pour accompagner les auteurs, à l'invitation des maisons d'édition. C'est ainsi que nous avons reçu les traducteurs de David Carter, Peter Sís ou Alan Snow, ou que Marie-Hélène Delval est venue pour la série *Eragon*. Il est difficile de motiver un public jeune, qui souvent a déjà du mal à identifier l'auteur en tant que tel, sur la question de la traduction. Il n'est pas rare que les enfants croient que c'est moi qui ai fait tous ces livres...

Patricia Matsakis : La librairie est bien trop petite pour que je puisse inviter du monde, mais je sors souvent pour rencontrer le public ailleurs, en particulier dans les écoles. Je fais des vitrines en fonction de l'actualité géopolitique éditoriale et de nos coups de cœur. Par exemple, en juillet, on a fait une vitrine autour de Nelson Mandela à

l'occasion de la journée internationale en son honneur, qui cette année marquait aussi la sortie du livre de Zindzi, Zazi et Ziwelene Mandela sur l'apartheid, *Grand-père Mandela*, traduit de l'anglais par Laurana Serres-Giardi (Rue du Monde). Il m'arrive également d'organiser des rencontres sous les arcades, devant la librairie, mais pas souvent. Je n'ai jamais invité de traducteurs à part Jean-Claude Mourlevat, qui est aussi auteur et qui est surtout intervenu en tant que tel. En province, on n'a pas la même concentration d'auteurs, d'illustrateurs et de traducteurs qu'à Paris, et les gens se déplacent de moins en moins. L'offre en matière de salons et de festivals est devenue tellement abondante que les rencontres en librairie ont perdu beaucoup de leur intérêt pour le public.

Le calendrier culturel est en effet ponctué de manifestations autour de la littérature jeunesse, à commencer par le salon de Montreuil. À quels événements participez-vous, et que représentent-ils pour vous ?

Laurence Tutello : Je participe à un week-end autour de la littérature jeunesse organisé par la Mairie du 13^e arrondissement au printemps et, bien sûr, au salon de Montreuil à l'automne. Je suis souvent à la librairie Grasset Jeunesse ou au stand de Tourbillon. Mais les temps ont beaucoup changé. Autrefois, le salon était avant tout une occasion de rencontrer le public, de générer des échanges et de faire de belles découvertes sur les stands des éditeurs, en particulier quand il s'agissait de toutes petites maisons.

Aujourd'hui, l'intérêt est avant tout économique, car les gens font souvent leurs achats de Noël au salon et, au Chat Pitre, les pertes sont trop importantes. Toutes les libraires de Paris enregistrent d'importantes pertes de chiffre d'affaires à cette période-là. Comme la loi interdit les ventes directes, les éditeurs ont besoin de libraires pour tenir leurs stands, et tous les libraires de Paris essaient d'y être présents. Les éditeurs eux-mêmes doivent assurer la rentabilité de leurs stands, car la location leur coûte une fortune.

La dimension commerciale a pris le dessus suite à la délocalisation du salon, qui a quitté la place de la Mairie, sous les chapiteaux, pour s'installer dans divers endroits, notamment en bordure de périphé-

rique, puis enfin au Palais des congrès. Les prix ont augmenté pour les éditeurs et les priorités ont changé. Je me souviens du soir de l'inauguration en 1995. Peu de monde était présent à cause des grèves. Les éditeurs jouaient au ballon sur la place. Il y avait une atmosphère bon enfant. Aujourd'hui, tout cela a disparu.

Patricia Matsakis : Je participe au salon de Montreuil en tant que bénévole pour le réseau Sorcières sur les stands de Little Urban et du Rouergue. Il est vrai que l'intérêt du salon est devenu essentiellement économique. D'ailleurs, les bibliothécaires, qui montaient volontiers à Paris pour cette occasion, ne le font plus forcément, parce qu'ils n'y trouvent plus leur compte. Les éditeurs ne sont plus disponibles, à part les plus petits pour qui le salon reste une vitrine importante.

Je participe aussi à deux manifestations culturelles au niveau local : le festival « Lettres d'Automne », organisé par l'association Confluences (un auteur invité d'honneur choisit un thème et invite lui-même d'autres auteurs dont l'œuvre a des affinités avec la sienne ou entretient des rapports particuliers avec ce thème), et le salon « Jolis mots de mai », organisé par l'association REEL (« Recherche à l'école pour écrire et lire » : un réseau d'enseignants du Tarn-et-Garonne fait venir des auteurs tout au long de l'année, notamment dans les classes du département, souvent dans la perspective du salon proprement dit).

Ces deux associations pourraient d'ailleurs être intéressées par des ateliers de traduction. Confluences organise beaucoup d'ateliers, et REEL aussi, dans le cadre de son travail en milieu scolaire.

Pouvez-vous nous parler un peu plus des partenariats, ou d'une façon plus générale des rapports, que vous entretenez avec les éditeurs ?

Laurence Tutello : Au fil des ans, les éditeurs ont développé des liens forts avec quelques librairies jeunesse, car les libraires ne font pas que défendre les livres sur le terrain ; ils sont sollicités dans le cadre de prix internationaux et ils peuvent aussi jouer un rôle important dans le cadre de certains scandales. Par exemple,

l'album *Tous à poil* (Thierry Magnier, 2011), sur le naturisme, n'avait ému personne jusqu'à ce qu'il fasse l'objet d'une récupération politique au moment du débat sur le « mariage pour tous » et sur la « théorie du genre ». Je revenais de la foire de Bologne, où j'avais participé à un jury littéraire, et je me suis retrouvée attaquée par des conservateurs de la droite catholique. Inversement, pour les retraductions du *Club des Cinq*, trop policées et limées à mon goût, c'est moi qui suis montée au créneau. Dans les nouvelles traductions, tout passe au présent, les mots compliqués sont supprimés, sans parler de la domination du politiquement correct. On ne dit plus « gitan » mais « bohémien », etc. Il faut appeler un chat un chat. C'est pourquoi j'ai voulu dénoncer ce que je considérais comme une dénaturation de l'œuvre. Mon « coup de gueule » sur ce point était très spontané, mais il fait encore parler de lui. En septembre dernier, il en a encore été question sur TF1. Les engueulades de ce genre avec les éditeurs font partie du métier. Elles doivent rester constructives.

Patricia Matsakis : Nous entretenons depuis toujours des rapports privilégiés avec les éditeurs, non seulement parce que nous sommes en rapport direct avec le lectorat, mais aussi parce que nous sommes un réseau.

Les éditeurs sont attentifs au prix Sorcières, décerné conjointement par l'ALSJ et l'ABF, parce qu'il constitue un argument de vente tant en France qu'à l'étranger. Le prix n'a cessé d'évoluer, notamment du point de vue des catégories représentées. Il est toujours discutable d'enfermer les livres dans des catégories. Nous refusons aussi d'associer les livres à des tranches d'âge, par égard pour les enfants qui ont des difficultés de lecture, mais aussi parce qu'un bon livre peut s'adresser à tout le monde.

Les liens avec les éditeurs sont commerciaux, mais aussi culturels. Avec L'École des loisirs, par exemple, on fête chaque année l'anniversaire de Mario Ramos. Il s'agit là encore d'un partenariat entre l'éditeur, l'ALSJ et l'ABF, mais il n'est pas question de contrepartie financière.

Les aides et les subventions sont-elles des éléments essentiels à l'équilibre des librairies spécialisées en littérature jeunesse, et de la vôtre en particulier ?

Laurence Tutello : Sur le site du Chat Pitre, je mentionne la DRAC, qui donne des aides financières pour des animations en librairie, et l'ADELIC, qui soutient les initiatives liées au développement. Mais les dossiers sont de plus en plus complexes à monter. Tout est de plus en plus bureaucratique. C'est pourquoi je m'adresse de moins en moins souvent à ces deux organismes.

Patricia Matsakis : Je demande depuis plusieurs années la subvention VAL du CNL « pour la mise en valeur des fonds et de la création éditoriale en librairie ». Elle est devenue essentielle au Bateau Livre. Pour l'obtenir, il faut satisfaire à deux conditions, relatives à la dynamique culturelle et à l'équilibre économique et financier de la librairie. Jusqu'à présent, j'ai toujours rempli ces critères, et j'espère que cela continuera, étant donné l'évolution du marché.